

L'art brésilien de fabriquer des images à partir d'images

MUSÉE DE L'ÉLYSÉE • Deux photographes brésiliens, Vik Muniz et Geraldo de Barros, poursuivent une démarche de «fabrication» presque similaire.

MAGALIE GOUMAZ

Photographie brésilienne? On pense d'abord à Sebastião Salgado, à ses reportages sur les enfants de l'exode ou les paysans sans terre. Mais il n'y a pas que le photo-journalisme – même si la tradition est très forte au Brésil – qui ait attiré les capteurs d'images. Le Musée de l'Elysée à Lausanne offre son espace à deux photographes brésiliens qui ont choisi une démarche artistique contemporaine, personnelle, décalée.

Vik Muniz et Geraldo de Barros exploitent «l'entre-deux» et la forme. Ils aiment l'erreur, détournent les images, cette matière première, pour offrir d'autres images. Tous deux travaillent aussi énormément sur le négatif, qu'ils grattent ou découpent, avant de le mettre en «tableau».

Des œuvres de ces deux-là, on cherche à savoir comment elles ont été élaborées. L'art se situe dans la réponse et le résultat déroutant, parfois énigmatique. Ils n'ont pourtant pas travaillé main dans la main, ne sont ni de la même génération, ni de la même école. Mais à Lausanne peu avant le vernissage, Fabiana de Barros, fille de l'artiste, a aussi relevé ces points communs, cette même approche, ce même intérêt, mais qui se concrétisent ensuite différemment.

L'HOMMAGE DE DE BARROS

Geraldo de Barros est décédé en 1998 à l'âge de 75 ans. La peinture l'a amené à la photo et la photo au design. Quand en 1993, l'Elysée lui consacre une rétrospective, il retrouve un vif intérêt pour la photographie et se lance alors dans la série «Sobras» qui signifie chute ou surplus en portugais. Il reprend ses anciennes photos, ses souvenirs. Il découpe ses négatifs, les juxtapose pour les intégrer dans cette œuvre ultime.

«Sobras» est un testament visuel et personnel. «En 1996, lorsqu'il m'a montré le résultat, j'ai d'abord été

étonnée parce que je ne pensais pas que mon père allait revenir à la photo. Surtout qu'il était paralysé et devait se faire aider», raconte Fabiana de Barros. «J'ai donc regardé et j'ai aimé. Mais je me suis rendu compte à sa mort que je n'avais pas compris ce qu'il voulait dire alors. Car «Sobras» n'est pas seulement son testament. C'est un hommage à tous ceux qui ont aimé son travail. C'est son au revoir, un condensé de tout ce qu'il a fait.»

De petit format, en noir et blanc, les photos montrées laissent deviner les vacances en famille, les rires et les jeux. Geraldo de Barros redessine la montagne, invente un lac, accentue les contours, trouve d'autres sommets, ouvre des pistes, casse l'horizon. La nature n'est pas la source d'un quelconque éblouissement. La nature est une forme qu'on peut déformer. La nature n'appartient à personne en particulier mais à celui qui sait s'en servir, qui voit. Tout comme un négatif appartient à celui qui le trouve, pas à celui qui l'a réalisé, disait-il.

L'ART DE LA FORME

À l'Elysée, un espace est également réservé à la série «Fotofor-mas», en référence à la théorie de la forme. Ces images abstraites font partie de sa première période photographique entre 1940 et 1950. Il était alors surtout inspiré par l'architecture moderne de São Paulo. Il crée des compositions très graphiques. Déjà à cette époque, au risque de choquer les pictorialistes, il superpose des prises de vue multiples sur un même négatif. Il recadre, découpe, gratte le négatif ou dessine à l'encre sur le film. Une démarche qui le rapproche de l'avant-garde européenne. Quelque part entre Max Bill et Bras-sai.

MAG

A voir jusqu'au 24 septembre, Musée de l'Elysée, Lausanne, ouvert du ma au di de 10 à 18h, le je jusqu'à 21h.



Geraldo de Barros, de la série «Sobras».

Portrait d'un homme

Genre de Geraldo de Barros, le cinéaste genevois Michel Favre a voulu rendre hommage à celui qui disait que «la photo appartient à celui qui l'utilise». «Il est mort au moment où j'obtenais tous les soutiens financiers pour réaliser ce film», dit-il.

Restaient alors les images, ces fameuses chutes qui ont fait l'objet de la dernière série du photographe et qu'utilise également Michel Favre dans «Sobras em obras» avec d'autres œuvres de l'artiste, des archives du Brésil et des témoignages de ses proches et contemporains. Ce documentaire est ainsi aussi riche en informations sur un artiste souvent oublié que dans sa forme, son esthétisme. Il pourrait être un prolongement de l'œuvre de de Barros. Découpage et (re)montage du film pourraient être interprétés comme des clins d'œil à une carrière qui a toujours évolué, a précédé les mouvements artistiques. Alors que l'expressionnisme est au

centre des activités du Groupe XV, qu'il a cofondé, Geraldo de Barros le quitte pour se consacrer à la photo. Pionnier de la photographie abstraite au Brésil, il obtient une bourse pour étudier la photographie à l'étranger. Mais à ce moment-là, il est plus intéressé par la gravure et la peinture. En Europe, il rencontre Max Bill. De retour au pays, il se lance dans le design et le graphisme. Il fonde Unilabor selon un modèle de communauté de travail qui crée des meubles aux formes épurées destinés à la classe moyenne. Il quitte Unilabor dont il sent les limites de la formule pour fonder Hobjeto, une autre fabrique de meubles qui sera rapidement l'une des plus importantes du Brésil. Mais il continue aussi à peindre. Jusqu'à son retour à la photographie auquel personne ne croyait. MAG

Michel Favre, «Sobras em obras», à voir à Genève au cinéma Spoutnik et dès le 12 juillet à Lausanne au cinéma Bellevaux